

L'*OMNIBUS* paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois gratuits d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

# L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à M. DECAT, 17 Place, imprimeurs-éditeurs.

L'*OMNIBUS* est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Mercredi, 22 Aout 1860.

## O GUEPE, QUE TU MENS!

La *Guêpe* met tant de perfidie et de mauvaise foi dans la discussion que nous avons engagée avec elle, que nous avions presque envie de l'interrompre. Confondue et poursuivie jusque dans ses derniers retranchements, à bout de preuves et de répliques, elle appelle à son secours l'hypocrisie, mais personne ne s'y trompe; toujours par quelque coin, fourbe se laisse prendre et un ennemi qui a recours à l'arme du mensonge, avoue par là-même sa faiblesse et son épuiement.

Quoiqu'il en soit, nous voulons bien continuer encore la lutte commencée, mais en suivant une autre route. Fidèle à notre prospectus et au devoir du véritable journaliste, nous combattons franchement et à visage découvert, et à l'effronterie de notre déloyal adversaire, nous répondrons toujours par les réfutations les plus sincères et la plus complète vérité.

Le bon droit n'a pas besoin de masque.

Quoique persuadée du contraire, la *Guêpe* persiste à soutenir ce que nous avons tourné en ridicule l'orateur envoyé par elle, il y a quinze jours, devant l'église St.-Pierre, pour plaider sa cause et obtenir des subsides. Encore une fois, nous protestons contre ce reproche aussi injuste que perfide. Il ne suffit pas d'accuser, il faut des témoignages et des preuves... des preuves! vous n'en donnez pas, monsieur le rédacteur, à moins que vous n'en inventiez; pas un mot dans l'article imprimé, qui ait tourné en dérision les fautes de style et de grammaire de votre orateur; nous avons simplement combattu les idées fausses et ruineuses qu'il doit à votre inspiration; quant à ses paroles, nous les avons reproduites fidèlement et sans altération ni commentaires. Nous n'accordons, prétendez-vous, le privilège de parler en public qu'à ceux qui peuvent le faire dans le français le plus pur. Cette sottise idée n'a jamais pris racine que dans votre cerveau.—Si nous avons reproché à quelques compatriotes des erreurs d'orthographe et de langage, ce n'a jamais été qu'à des hommes qui se prétendent écrivains ou à des journalistes; sous ce rapport, nous serons sans pitié, car un homme qui fait profession d'écrire, doit respecter sa langue et savoir sa syntaxe.

"N'est-il pas insultant pour l'orateur populaire, nous dites-vous encore, d'être traité par vous comme un docile instrument entre nos mains, comme un homme qui ne prend pas à la vie publique qu'à notre investigation... Il est vraiment pénible, messieurs de l'*Omibus*, de vous voir nier ainsi les vertus civiques de nos artisans."

plaire d'être traité par nous comme votre émissaire? ... Nous aimons trop la vérité pour vous contredire, et nous ne voyons pas sans un certain plaisir qu'au moins ici, vous vous rendez justice.—Seulement, vous n'en êtes que plus coupable:—vous tombez gauchement dans vos propres filets... quoi! vous avouez vous-même qu'il est honteux pour ce brave homme de passer pour votre messenger, et malgré cela, vous l'avez envoyé!... monsieur, vous aurez beau dire, vous n'aimez pas le peuple... charger un fier de votre cause, parce que vous la saviez trop mauvaise pour la plaider vous-même avec succès; attirer ainsi sur un citoyen honnête mais trop complaisant les attaques de la censure publique que vous n'avez pas eu le courage d'affronter, c'est bien peu loyal et bien peu délicat. Non, vous n'aimez pas le peuple, et en réfutant le discours que vous avez inspiré, c'est vous tout seul que nous prétendons combattre, car vous n'êtes, ni le peuple, ni l'organe du peuple... Le peuple a trop d'esprit et de bon sens pour penser comme vous. Vous soutenez effrontément que vous n'avez jamais demandé à monsieur qui a élevé la voix en votre faveur devant l'église St.-Pierre, de faire des discours publics pour obtenir les secours pécuniaires que réclame votre feuille! que signifiaient alors ces listes de souscriptions qu'il tenait entre les mains, et que tout le monde a remarquées? où les avait-il prises?... Allons, allons, monsieur le rédacteur, de ce côté la brèche est ouverte, inutile de contester davantage; pointez vos batteries sur un lieu plus propice, car personne n'est dupe de vos fausses allégations.

Non content de tromper les faubourgs sur les sentiments d'intérêt personnel qui vous animent, vous essayez lâchement de le tromper sur notre compte, en insinuant que nous nions les vertus civiques de nos ouvriers. Ce reproche de votre part est aussi absurde que menteur. Prétendre que nous contestons l'intelligence et la capacité d'une estimable classe, parce que nous blâmons les erreurs d'un individu qui n'en était pas l'organe et ne parlait qu'en votre nom, c'est non seulement une grossière fausseté, mais encore une risible platitude... Non, nous ne nions pas, nous ne nierons jamais le patriotisme et les ressources intellectuelles de nos artisans, ils nous en donnent chaque jour des preuves, et c'est dans toute la sincérité de notre cœur que nous battons des mains à l'activité d'un peuple qui a vaincu tant d'obstacles et ne doit qu'à lui seul sa force, sa gloire et sa prospérité. Nous n'avons pas dit qu'il n'avait pas assez d'esprit d'initiative pour agir d'après ses propres impulsions; nous n'avons pas dit qu'il se laissait conduire par vos grossiers appâts; ce que nous avons dit et que nous disons encore, c'est que vous le flattez honteusement, pour conquérir ses bonnes

grâces, c'est qu'au lieu de vous atteler au char de son bonheur et de lui montrer la bonne route, comme doit le faire tout homme qui l'estime, vous l'égarez dans des sentiers perdus et parsemés d'abîmes; vous vous accusez de nier son intelligence, mais c'est plutôt à vous que doit s'adresser cet injuste reproche, car pour supposer qu'il se laissera prendre à vos refrains de faux patriotisme, à vos serviles adulations, à vos idées sanguines et à vos mensonges, il faut, monsieur, que vous ayez une bien triste opinion de son bon sens; mais vous perdez votre cloquence et votre temps. Le peuple est plus fin que vous ne semblez le croire, et vous ne lui en imposerez pas.

"Vous recevez, dites-vous plus loin, des membres du clergé et d'autres, des félicitations, au sujet de la manière impartiale et toute nationale dont vous rédigez notre feuille."

Monsieur le rédacteur, ceci n'est plus seulement du ridicule, c'est une outrageante inconvenance, j'allais presque dire de l'impudicité. Vous ne nous ferez jamais croire que le clergé se soit occupé de votre feuille et qu'il ait applaudi à vos doctrines incendiaires et absurdes. Si le devoir l'oblige un jour à s'en mêler, ce ne sera que pour signaler au peuple l'esprit faux et malsain qui la dirige et en interdire la lecture.—Mentez, trompez, flattez, escroquez au peuple ses suffrages, puisque tel est votre but, mais respectez nos prêtres, et n'abritez pas vos coupables manœuvres derrière le bouclier sacré de la religion. *Le rouge de la honte a dû vous monter au front, lorsque votre main a tracé ce témoignage que vous inventez.*

"Oui, ajoutez-vous encore, vous, messieurs de l'*Omibus*, qui vous moquez de la classe ouvrière, soit par goût personnel, soit pour plaire à vos patrons, les gros messieurs de la cité, vous êtes des aristocrates; oui, vous, messieurs, qui prenez le parti de la classe riche à l'exclusion des autres classes, vous êtes des aristocrates; vous, messieurs, qui n'avez de sympathie que pour ceux qui sont vêtus de drap fin et qui ont les mains blanches, vous êtes des aristocrates."

Ouf! quels sorplices bourdonnements! heureusement pour nous, les grelots de nos coursiers nous ont empêché de nous endormir. La *Guêpe* a décidément une passion pour les aristocrates; on lui a prouvé qu'il n'en existe pas autour de nous, mais elle veut à tout prix qu'il en existe, bien plus, elle nous fait l'honneur de nous mettre du nombre;—nous vous remercions, madame, de cette marque flatteuse de considération, mais nous n'y tenons guère; à propos de quoi nous accusez-vous d'aristocratie? cette idée est trop plate pour mériter une réfutation, son absurdité la condamne toute seule; mais ce que nous n'écouterons pas sans relever le gant, c'est que vous